

La Mongolie

dans ses grandes lignes

La steppe est un fil tendu à l'horizontale.

L'Ongiin Gol le découpe et disperse mille méandres peu convaincus. Il n'est sur l'atlas qu'un filet bleu évitant de petits carrés noirs. Il signifie qu'il sera inutile de porter trop d'eau et que des yourtes isolées ponctueront la marche.

On erre à l'allure de son ombre grandissante, suivant les lignes à haute tension d'une page infinie.

L'ennui s'étire sur la steppe. On le redresse d'une multitude de formes qui se démènent de l'intérieur. On passe maintenant à la question *que fais-tu là?* On n'y apprend aucun mot nouveau.

Deux éleveurs rejoignent le randonneur, à peine visible dans la longue-vue. Ils parlent russe. *Chto interesni zdis? Est machina tuda! Patchimou piskom?* Ce qu'il y a d'intéressant? Une voiture? Non, non, à pied. Comment parler de ce que l'on refoule encore. Ce qui fait la tête légère et l'oeil neuf. Allez défendre les vertus de l'effort gratuit devant une môme de douze ans qui croule sous le poids d'une hotte de crottin deux fois plus grande qu'elle. Essayez de vous justifier devant des hommes qui jouent superbement au billard à force d'attendre et d'attendre encore. On leur sourit. Cela suffit pour l'instant. Je sais. Cette quête est d'un romantisme désuet.

La steppe n'est pas une terre pour les Temujin avides d'adrénaline. La mélancolie domine. Les deux écueils étant la nostalgie et la rêverie, deux sorcières tout à fait stériles.

La notion de temps et d'appartenance empêchent de s'absorber tout entier dans le présent des choses. On se disperse et rêve de gagner le vaste amour qui n'exclut personne, l'instant.

On est à disposition, libre de faire de mauvais choix.

Un compagnon de route fausse toujours un peu l'allure.

On s'est forgé une certaine endurance. On cherche aujourd'hui à déposer sa besace, s'accroupir à l'indienne, dévisager les masques, tirer sur un tabac impalpable, les sens en éveil et la vie tout autour.

Deux ans suffiront largement.

Seul celui qui marche est apte au réel, écrivait Rousseau.

Il ne faut pas avoir peur d'être lent, seulement d'être arrêté.

L'égaré qui consent à rebrousser chemin n'est pas loin d'avoir trouvé la voie, m'a-t-on dit.

Ici, nulle trace des gazelles à queue noire et le mythique cheval de Prjevalsky meurt dans les enclos touristiques. Le mouflon de Marco Polo est une armature de béton armé devant un campement, sur le portail duquel on lit *welcome to the Great Gobi Tourist Camp*. On y visite le monastère d'Ongiin qui possède un buste de Lénine et un quart de stèle avec un quart de roue de la vie. L'aigle d'or, le vautour noir, le gypaète, le geai *Demoiselle Crane*. Non. Le ciel est bleu et ne fait pas de bruit. La steppe tolère toutefois quelques lézards brusques, des fourmis et un scarabée blanc avec une tête de mort sur le dos.

Lorsqu'au loin, un filet de fumée prend progressivement les traits d'une yourte, les canines intimidantes d'un molosse font que tu ramasses promptement une poignée de cailloux pour la lui lancer. Cependant, la plupart du temps, on ne refuse pas l'hospitalité au voyageur, comme on dit ici, et un peu partout, sauf chez toi, en Suisse.

L'hospitalité des gens est inversement proportionnelle à l'hospitalité de leur environnement.

Sain bainu signifie aussi bien *bonjour* que *ça va?* Quelques gestes et le sourire en coin. Il mime le sommeil d'une prière inclinée soutenant la tête. Tu peux dormir ici. *Bayarlaa*. Merci.

Pour témoigner ta reconnaissance, tu aides à ramasser le crottin de chamelle qui est un allume-feu sans égal, réduis en menus morceaux le tamaris robuste et tortueux, entraves les deux pattes avant des chevaux et rabats les moutons dans l'enclos pour la nuit. *Pourquoi les moutons portent-ils un petit sachet de tissu autour du cou?* Tu ne saisis pas la réponse, mais opines malgré tout de la tête d'un air satisfait. Les gosses s'entraînent à la lutte avec des moutons qui les lorgnent en coin d'un oeil méprisant. Devant la yourte, deux femmes dépècent un agneau pour n'en laisser qu'une tête et quatre pattes tenues ensemble par leur fourrure.

Si la nuit tarde à tomber, tu aides à attraper les yacks au lasso, les mets à terre et lies leurs pattes. En maintenant leur museau entre tes cuisses, tu observes les éleveurs percer leurs narines à l'aide d'une corne de chèvre pour y introduire une corde. Deux yeux globuleux te fixent. Des râles de douleur et de petits jets de sang te crispent les sourcils. Ta sensibilité fait rire tout le monde.

Quand le labeur s'achève, et si l'atmosphère s'y prête, pour rigoler un peu et se mettre en appétit, tu provoques en duel l'un de tes amis. Avant la lutte, tu mimes de tes bras écartés les mouvements d'un oiseau ivre sur le sol. C'est la *devekh* ou *danse de l'aigle*. Le combat prend fin lorsqu'un homme se retrouve à terre. Le perdant assume sa défaite en exécutant la *takhimaa ogokh*, marchant sous le bras droit du vainqueur. Qu'importe, la lutte défoule drôlement.

Tous les ouvrages portant sur la Mongolie aiment détailler l'organisation spatiale des yourtes traditionnelles. Laisse-moi te parler de la yourte du troisième millénaire. Il y a devant la porte une jante clouée sur un panneau de bois. C'est un panier de basket. On passe le seuil en enjambant un marmot qui chevauche le pas de porte, bruyant le moteur de l'*ISCH Planeta piat* de papa. Des clichés de mannequins filiformes égaient les parois du frigidaire. On a depuis longtemps troqué le vieux fourneau central contre quatre plaques et une bonbonne de gaz. L'hôte porte un maillot de la *Juventus*, des chaussures de sport, trop de poches à ses pantalons larges, une montre chinoise et une chaînette sur la visière de sa casquette des *Lakers*. Sur l'autel s'alignent les flacons de parfum

bon marché. On y expose les portraits de jeunes recrues surexposées et les clichés de touristes mongols qui posent, une main sur l'épaule d'un moine de la capitale. A la lueur d'un néon, encore parfois d'un phare de moto branché sur une batterie d'auto, autour d'une petite table basse, on sirote l'*arkhi*, empreinte indélébile de l'invasion russe, devant un petit écran qui diffuse *Mister Bean* ou les tragédies familiales d'un quelconque *sitcom* coréen. On fume des *Monte Carlo* en grignotant des biscuits industriels dont les emballages colorés parsèment la steppe. Sur l'étiquette du café en poudre, de petits caractères cyrilliques parlent de toi. *Société des Produits Nestlé, Vevey, Switzerland.*